

LA PRÉHISTOIRE INDIENNE DU KOH-I-NOOR

Jusqu'à la découverte de mines de diamants au Brésil en 1725, tous les diamants du monde – à l'exception de quelques diamants noirs en provenance des montagnes de Bornéo – étaient originaires de l'Inde¹.

Les diamants de l'Inde antique étaient issus de gisements alluvionnaires; ils ne provenaient pas d'une exploitation minière mais du tamisage des sables meubles et des graviers d'anciens lits de rivières. Éjectés des roches hôtes – la kimberlite et la lamproïte – par les volcans primaires, ils étaient balayés et charriés par les cours d'eau avant de finir par se déposer quand la rivière mourait, il y a des millions d'années de cela. La plupart de ces diamants alluviaux sont de minuscules cristaux octaédriques, mais il arrivait néanmoins, en de très rares occasions, qu'on en trouvât un de la taille d'un œuf de poule. Comme le Koh-i-Noor.

Deux mille ans avant Jésus-Christ, les Égyptiens utilisaient peut-être déjà ces minuscules diamants indiens pour polir leurs outils; cinq cents ans avant Jésus-Christ, en tout cas, dans tout le Moyen-Orient et la Chine, c'étaient des

abrasifs d'usage courant. Très vite, les cristaux de diamant devinrent des articles prisés pour la fabrication de bagues, de la cour impériale des Tang à l'Afghanistan hellénistique et à la Rome augustéenne². Mais sur leur sol natal, la valeur qu'on attribuait aux diamants ne procédait pas de leur seule utilité ou de leur beauté; on les tenait pour des objets d'extrêmement bon augure, capables de canaliser les influences cosmiques, et ils jouissaient d'un statut quasi divin. Selon le *Garuda Purana*, un texte canonique hindou dont la version définitive remonte au x^e siècle, le démon Bala, ayant accepté d'être immolé par les dieux, «rendit l'âme pour le bien de l'univers, et, voilà que les membres sectionnés de son corps sacrifié se muèrent en graines de gemmes». Tous les êtres célestes, les démons et les *nagas* (dieux serpents) se ruèrent pour recueillir les précieux germes, les «dieux, montés sur leurs chars aériens, emportèrent pour leur propre usage les semences, dont certaines, toutefois, tombèrent sur terre en raison du violent souffle d'air. Partout où elles atterrirent, océans, rivières, montagnes ou déserts, ces semences, de par leur puissance divine, engendrèrent des gisements de pierres précieuses.»

Ces gemmes étaient dotées de vertus magiques, surnaturelles: «Certaines ont la faculté d'effacer tous les péchés, ou servent d'agents prophylactiques contre les effets du poison, des morsures de serpent et des maladies, alors que d'autres possèdent des vertus contraires.» Mais, de toutes les gemmes, la place d'honneur revenait aux diamants, «les plus brillantes de toutes les pierres précieuses [...]. Les dieux sont réputés résider dans une particule de diamant, quel que soit l'endroit où on l'a trouvée, si elle est de teinte claire, lisse, et ne porte aucune marque néfaste telle qu'éraflures, empreintes de pattes de corbeau, ou nébuleuses impuretés en son sein.»

Le texte énumère ensuite les prodigieux bienfaits qu'un diamant de cette qualité est censé dispenser à son propriétaire: « Fortune, longévité, accroissement du nombre des épouses, de la progéniture et des animaux domestiques, et assurance d'une moisson abondante, tout cela découle de l'usage d'un diamant bien formé au lustre clair et dénué de traits pernicieux. » De surcroît, continue le *Garuda Purana*:

Les funestes poisons, administrés par ruse, n'affectent pas la santé du porteur et tous ses biens bénéficient d'une sorte d'immunité contre l'incendie ou l'érosion par l'eau. Le teint de cette personne devient éclatant et toutes ses entreprises sont florissantes et prospères. Les serpents, les tigres et les voleurs s'enfuient à l'approche de celui qui porte un tel diamant³.

Le *Garuda Purana* est probablement le seul texte que l'on connaisse qui imagine des voleurs prenant la fuite en présence de diamants. En tout cas, cent ans plus tard, à l'époque de la rédaction des *Bhagavad* et *Vishnu Puranas*, on ne doutait plus que ces gemmes au fabuleux potentiel puissent inciter non seulement au vol, mais aussi au meurtre.

Selon ces deux Puranas, le plus mirifique de tous les bijoux était le légendaire Syamantaka, « le prince des gemmes », parfois décrit comme un énorme diamant, parfois comme un rubis, une pierre précieuse qui provoqua la jalousie, la cupidité et la violence, tout comme le Koh-i-Noor le fera, non plus dans un récit mythique mais dans la réalité.

Le Syamantaka était l'attribut du dieu-soleil Surya, qui, le portant à son cou, tirait de lui son éblouissante apparence. Objet d'une beauté féerique, d'un attrait irrésistible, convoité par tous, il fut également la première pierre précieuse de la mythologie indienne à laisser un sillage macabre, car, comme le spécifie le *Bhagavad Purana*, « porté par un homme

pur, il produit de l'or, mais par un homme impur, il se révèle immanquablement fatal⁴». Il se peut que cette légende soit à l'origine du trope qui, au fil des siècles, se greffa sur le Koh-i-Noor et perdura jusque dans la littérature anglaise : celui du joyau maudit.

À en croire le *Bhagavad Purana*, le Syamantaka apparut sur terre lorsque Satrajit, le roi Yadava de Dwarka, fervent dévot de Surya, rencontra sa divinité d'élection au cours d'une promenade en bord de mer près de Dwarka. Ébloui par son rayonnement, Satrajit pria le dieu-soleil de revêtir une forme moins aveuglante, afin qu'il pût mieux le contempler. Surya ôta le Syamantaka de son cou, et Satrajit s'agenouilla pour adorer son dieu, dont le corps de cuivre poli lui parut alors singulièrement petit. «Après que Satrajit lui eut dûment présenté son hommage, la divinité dit : "Satrajit, quelle récompense veux-tu pour ton mérite?" Sur quoi Satrajit demanda la gemme. Surya la lui donna donc, en gage de son affection, puis disparut⁵.»

Lorsque Satrajit arborant la gemme regagna Dwarka, les citadins le prirent pour le dieu-soleil en personne ; Krishna fut le seul à comprendre que le Syamantaka était responsable du flamboyant éclat dont il était nimbé. «Ce n'est pas le dieu-soleil, dit-il, mais Satrajit qui respandit grâce à son joyau.»

Par la suite, Satrajit donna le bijou à son frère. Peu de temps après, ce frère partit pour la forêt où le lion qu'il pourchassait le mit en pièces. Le fauve s'empara du joyau, «et s'apprêtait à s'en retourner, la gemme dans sa gueule, lorsque Jambavan, le puissant roi des ours, le tua à son tour, emporta le butin dans sa tanière et l'offrit à son fils en guise de jouet⁶».

Le frère de Satrajit n'étant pas rentré de son expédition de chasse, les citadins se mirent à jaser : «Ils convinrent que Krishna l'avait assassiné et s'était approprié le joyau, car on savait qu'il l'avait convoité.» Sans prendre le temps de la

réflexion, le roi Satrajit, affligé, accusa Krishna d'avoir occis son frère et dérobé le Syamantaka. Afin de prouver son innocence, Krishna se rendit à son tour dans la forêt avec un petit groupe de compagnons sur les traces du chasseur disparu, déterminé à découvrir ce qui lui était arrivé.

Les empreintes menèrent Krishna d'abord au cadavre mutilé du chasseur, puis jusqu'au vaste repaire du roi des ours où Krishna déclara : « C'est pour ce joyau, ô Seigneur des ours, que nous sommes venus jusqu'à ton antre. J'en ai besoin pour me laver des fausses accusations portées contre moi. » Mais le roi des ours Jambavan refusa de se séparer du Syamantaka, et un violent combat entre l'indomptable roi des ours et le gracieux homme-dieu s'engagea. Ce n'est qu'au bout de vingt-huit jours d'une lutte acharnée que Jambavan finit par comprendre que l'invincibilité de Krishna procédait de sa nature divine. S'inclinant devant lui, et lui demandant humblement pardon, il tendit le joyau à Krishna.

À son retour triomphal à Dwarka, le Syamantaka en main, le roi Satrajit, « la tête courbée par la honte », contrit d'avoir calomnié Krishna, lui accorda en gage de sa gratitude la main de sa fille, la belle princesse Satyabhama. Le mariage fut heureux, mais le Syamantaka continua à attiser la cupidité et à faire couler le sang.

Peu de temps après la cérémonie nuptiale, trois frères malveillants, menés par le prince Satadhanva, profitèrent de l'absence de Krishna pour ourdir un complot dans le dessein de rafler la gemme d'une brillance envoûtante. Une nuit, ils chevauchèrent jusqu'à Dwarka, s'introduisirent dans le palais et assassinèrent le roi. Ils se saisirent du Syamantaka et quittèrent la ville. Mais la princesse Satyabhama qui avait assisté à la scène courut en pleurs réclamer à son mari vengeance pour son père. Krishna se lança aux trousses

du prince Satadhanva qu'il décapita d'un jet de son disque affûté comme un rasoir, le Sudarshan Chakra.

Cette combinaison légendaire de vénalité, de vols et d'effusions de sang reflétait si fidèlement l'histoire meurtrière réelle du Koh-i-Noor qu'au XIX^e siècle, maints pieux hindous en vinrent à confondre le diamant avec le Syamantaka mythique de la littérature puranique.

★

Les plus vieux traités de gemmologie du monde datent de l'Inde antique, certains précèdent même les Puranas. Ces manuels témoignent, souvent avec un luxe singulier de détails, d'une « connaissance de la couleur et de l'endroit caché des gemmes⁷ ». Nombre de ces anciens recueils inventorient et analysent les particularités des pierres précieuses avec une méticulosité extrême, distinguant les spinelles « sang de pigeon » des béryls « flamboyants comme des perroquets », et des diamants capables d'« illuminer la pièce du feu de l'arc-en-ciel ». Certains de ces traités – qu'on regroupe sous le nom générique de *ratnashastras* – révèlent une compétence gemmologique proprement stupéfiante : dans l'un d'eux, les rubis y sont répartis en quatre catégories distinctes, dont l'une couvre une palette de dix infimes nuances de tons différenciant ceux qui ont le lustre des abeilles, ou la couleur des bourgeons de lotus, de ceux qui ressemblent à des lucioles ou à des yeux de coucou, à des graines de grenade, à du collyre ou du jus de jambosier. Y sont aussi codifiées de scrupuleuses indications pour aider l'amateur à détecter les faux : pour s'assurer de l'authenticité d'une émeraude, par exemple, un auteur conseille de se munir de la pierre un mercredi soir et de se tenir face au soleil couchant. Une émeraude véritable émettra des rayons verts en direction du porteur⁸.

La mythologie et les grimoires de l'Inde ancienne n'attestent pas seuls l'importance accordée aux pierres précieuses; celles-ci constituent un leitmotiv quasi obsessionnel des œuvres dramatiques et poétiques composées en sanskrit, dans lesquelles le tintement des parures de bijoux suffit à évoquer le monde enchanteur des jardins du palais. La littérature bouddhiste, elle aussi, tout en se faisant le chantre de la pauvreté et de l'ascétisme, fourmille de métaphores gemmologiques telles que doctrines de bijoux, soutras du diamant, royaumes célestes et îles de bijoux⁹.

Selon un ancestral texte tamoul, le *Tirukkailaya-nana-ula*, une jeune femme dans tout l'éclat de sa beauté se devait de ne jamais paraître entièrement nue, pas même au lit; le port de bijoux rehausse la beauté de son corps :

Elle adorne ses pieds de chaînes de cheville
Et charge ses poignets de pesants bracelets
incrustés de lourdes gemmes.
Elle pare sa chevelure d'une brillante guirlande
Tressée de fils d'or
Et égaye son cou délicat de bijoux,
Rivalisant ainsi avec la Déesse elle-même¹⁰.

Ce goût pour les corps nus mais couverts de bijoux était un trait commun à toute l'Inde. Plusieurs siècles plus tard, Keshavdas (1555-1617), le poète de la cour d'Orchha, au sud d'Agra, auteur du *Kavi-priya*, ou Délices du poète, ouvrage d'une grande sensualité, décrétera lui aussi sans ambages qu'un corps de femme dont la nudité n'est pas agrémentée de précieux ornements manque cruellement de sex-appeal: « Une femme peut être noble, elle peut avoir de beaux traits. Elle peut avoir un joli teint, déborder d'amour, être bien faite.

Mais sans parure, mon ami, elle n'est pas belle. Il en va de même de la poésie¹¹. »

La statuaire antique reflète la place centrale tenue par la joaillerie dans la vie de cour indienne. Les parures de bijoux, plus que la façon de se vêtir, étaient les éléments constitutifs du statut hiérarchique des courtisans, les signes extérieurs distinctifs de leur position sociale; un code de règles drastiques désignait ceux des nobles qui étaient habilités à porter une gemme plutôt qu'une autre en fonction de leur rang et des circonstances. Dans le plus ancien manuel consacré à la conduite des affaires publiques, le *Arthasastra*, composé entre le II^e siècle avant notre ère et le III^e siècle de notre ère, son auteur, Kautilya, réserve tout un chapitre à la gemmologie et aux usages étatiques des gemmes, «Des mines et pierres précieuses» et ce, avec le même sérieux qu'il met à traiter des autres sujets, à savoir la diplomatie, «Règles pour les envoyés», la guerre, le «Détournement de fonds par des officiers et son recouvrement», les espions, les services de renseignement, l'emploi de savants poisons ainsi que le recours aux courtisans qualifiés pour les administrer¹².

Le rôle crucial tenu par les gemmes dans l'esthétique traditionnelle de la vie de cour indienne est particulièrement manifeste dans les productions artistiques et les annales des Chola de Tanjore, qui régnèrent sur la péninsule de l'Inde du Sud du IX^e au XIII^e siècle. Toutes les sculptures en bronze des reines et des déesses ont la poitrine dénudée, mais recouverte d'une foison de bijoux. Sur les murs des temples figurent des listes exhaustives des bijoux offerts par ces reines et leurs consorts, telle celle que l'on peut lire encore de nos jours sur les murs du grand temple de Tanjore, détaillant la donation de la reine Kundavai, la sœur de Rajaraja, le plus éminent des empereurs Chola, aux alentours de 1010. Son offrande au temple consistait en «une ceinture sacrée

ornant les hanches, comportant 521,9 grammes d'or. Six cent soixante-sept grands et petits diamants à bords lisses y étaient incrustés [...]. Quatre-vingt-trois grands et petits rubis, vingt-deux rubis *halahalam*, vingt petits rubis, neuf rubis bleus, dix rubis bruts. Deux cent douze perles¹³... » La liste des articles mesure plusieurs mètres.

L'excellence et l'abondance des bijoux de l'Inde ancienne ont suscité des commentaires de la part de tous les visiteurs étrangers, et attisé la rapacité de tous les envahisseurs. Le plus grand poète du sultanat de Delhi, Amir Khusrau (1253-1325), rend compte de l'attrait exercé par les temples de l'Inde du Sud dans son *Khazainul Futuh*, ou Trésors de la victoire, rédigé à l'intention du sultan Alaouddin Khalji (circa 1296-1316). Voici un passage dans lequel il s'évertue à décrire le trésor raflé dans un temple :

Les diamants étaient de telle couleur qu'il faudrait au soleil briller des siècles avant que s'en forment de semblables dans la facture des roches. Les perles luisaient d'un tel éclat qu'il faudrait aux fronts des nuages transpirer des années avant que de pareilles éclosent à nouveau dans le trésor de la mer. Il faudra aux mines s'abreuver de sang à la source du soleil des générations durant pour forger des rubis comme ceux-là. Les émeraudes étaient de si belle eau que si le ciel bleu se brisait, aucun de ses fragments ne saurait les égaler. Les diamants étincelaient telles des gouttes tombées du soleil. Quant aux autres pierres précieuses, leur lustre défie toute description comme l'eau qui fuit d'un pot brisé¹⁴.

Dans une veine similaire, Abdur Razzak Samarqandi, l'ambassadeur envoyé au xv^e siècle en Inde du Sud par le souverain timouride Shah Rukh de Hérat, témoigne de l'omniprésence des pierres précieuses dans la capitale du

Vijayanagar. Ce vaste empire du sud de l'Inde, qui englobait la majeure partie des territoires des Chola entre les XIV^e et XVI^e siècles, à en juger par Samarqandi, ne manquait pas de panache. L'ambassadeur fut ébahi par la pléthore de bijoux portés par les hommes aussi bien que par les femmes de toutes conditions et par l'ingéniosité des joailliers ; partout où l'on posait le regard, écrit-il, les éventaires débordaient de perles, de rubis, d'émeraudes et de diamants.

Par des jardins et vergers sillonnés de ruisselets frémissants d'eau vive et de «canaux taillés dans une pierre polie et lisse», Abdur Razzak fut conduit en présence du roi, qui arborait «un collier fait de perles de belle eau et autres somptueuses gemmes [...] que toute l'intelligence d'un orfèvre eût été bien en peine d'estimer». Le trône, note-t-il, «de dimensions extraordinaires, était fait d'or incrusté de superbes pierres et d'ornements d'une facture d'une extrême finesse et d'un art consommé [...]. Il est à gager que dans nul autre royaume au monde, on ne pratique l'art du sertissage des pierres précieuses avec une telle habileté¹⁵.»

Vijayanagar passait aussi pour l'endroit où l'on trouvait les plus gros diamants en Inde, selon l'un des premiers Européens à écrire sur le sujet, le remarquable médecin et philosophe naturaliste portugais Garcia da Orta (1501-1568). Auteur du troisième livre jamais imprimé en Inde, *Colloques des simples et des drogues de l'Inde*, publié à Goa en 1561¹⁶. Da Orta était un homme d'une curiosité proprement phénoménale, que tout intéressait, du nom indien des pièces du jeu d'échecs et des différentes variétés de mangues, au traitement du choléra, aux curieux agissements des cobras et des mangoustes, et aux effets du *bhāng* (cannabis).

Ce qu'ignoraient ses compatriotes de stricte obédience catholique, c'est que da Orta était un juif sépharade pratiquant, dont le véritable nom hébreu était Abraham ben

Yitzhak¹⁷. À l'époque où l'on commença au Portugal comme en Espagne à persécuter et torturer les juifs convertis au christianisme, da Orta décida d'abandonner sa chaire de professeur de médecine à l'université de Lisbonne en 1534, et d'émigrer pour la jeune colonie de Goa afin de se soustraire à l'attention des inquisiteurs antisémites. À la fin des années 1540, quand l'Inquisition retrouva sa trace à Goa, sa fonction de médecin personnel du sultan Burhan Nizam Shah d'Ahmadnagar (1503-1553) le protégea de leur vindicte. Il réussit ainsi à échapper aux inquisiteurs, de son vivant du moins; l'Inquisition le rattrapa après sa mort, et en 1580, fit déterrer et incinérer sa dépouille avant d'en jeter les cendres dans la rivière Mandovi¹⁸.

D'une profonde érudition, esprit scientifique rigoureux, polyglotte, ayant accès au savoir des *hakims* (médecins traditionnels) musulmans indiens aussi bien qu'à celui de sa propre communauté juive par sa parfaite connaissance de l'hébreu et de l'arabe, da Orta rassembla une somme inédite d'informations sur les pratiques thérapeutiques et les sciences naturelles en Inde, et dédia un chapitre entier de ses *Colloques* à tirer au clair certains préjugés sur les diamants¹⁹.

Au début de son exposé, il s'emploie à dénoncer les « nombreuses fables entourant les diamants et le fonctionnement des mines de diamants ». Il n'est pas vrai, écrit-il, qu'on ne puisse écraser un diamant avec un marteau: « les diamants se brisent facilement ». En outre, il est faux, comme Marco Polo et le *Roman d'Alexandre* l'avaient prétendu, que « des serpents surveillent les diamants afin qu'on ne les prenne pas et que certains préparent de la viande empoisonnée qu'ils leur jettent pour s'emparer des diamants à leur aise quand les serpents sont occupés à manger ». Les diamants ne sont pas des poisons, continue-t-il, et ils ne sont d'aucun secours pour juger de la fidélité d'un homme si l'on en place un à son

insu, pendant son sommeil, sous l'oreiller d'une femme : « au réveil, elle embrassera son mari s'il lui est fidèle, et si c'est le contraire, elle le fuira – voilà ce que je ne peux croire ».

Après avoir longuement discoursu des propriétés réelles des diamants, Garcia da Orta mentionne les lieux de leur provenance. C'est, dit-il, dans le royaume de Vijayanagar qu'on trouve les gemmes les plus volumineuses, et sur ses terres que sont situés les gisements les plus rentables : « il y a deux ou trois rochers qui rapportent beaucoup au roi de Vijayanagar ».

Ces mines procurent au roi une très grosse rente, car toute pierre qui pèse plus de trente carats lui revient. On met là beaucoup de gardiens pour surveiller ceux qui piochent et si l'on surprend à un moment quelqu'un avec une pierre, on la lui prend ainsi que toute sa fortune [...]. Les Gujaratis les achètent et viennent nous les vendre ici, au Vijayanagar, où ces diamants ont beaucoup de valeur, en particulier ceux que l'on appelle *naifes*, qui sont ceux que la nature a taillés ; les Portugais préfèrent ceux qui sont polis à la meule. Les Canariens disent que, de même que la vierge vaut davantage que la femme dépravée, le diamant brut vaut davantage que celui qui est taillé.

Da Orta aborde ensuite le sujet des diamants de gros calibre :

Et lorsqu'ils disent qu'aucun diamant n'est plus gros qu'une noisette, ce n'est la faute ni de Pline ni des autres auteurs. Ils parlent seulement de ce qu'ils ont vu. Le plus gros que j'aie vu pesait cent quarante carats, un autre cent vingt, et j'ai ouï dire qu'un homme de ce pays en avait un de deux cent cinquante. Grand bien lui fasse, même s'il le nie. Il y a des années un

homme digne de foi m'a rapporté qu'au Vijayanagar il en avait vu un de la taille d'un petit œuf de poule.

Faut-il voir là une référence au Koh-i-Noor, et le diamant a-t-il un jour orné la salle du trône des rois de Vijayanagar avant de prendre le chemin de Delhi? C'est de l'ordre du possible, mais rien ne permet de le prouver.

LES MOGHOLS ET LE KOH-I-NOOR

En avril 1526, Zahir-ud-din Babur, un fringant prince et poète turco-mongol originaire de Ferghana en Asie centrale, franchit la passe de Khyber à la tête d'une petite armée de partisans triés sur le volet. Il apportait avec lui des canons et des mousquets d'un type encore peu courant en Inde du Nord. Fort de cette nouvelle technologie militaire, il battit et tua le sultan de Delhi, Ibrahim Lodhi, lors de la bataille de Panipat; un an plus tard, il écrasa les Rajpoutes. Il établit ensuite sa capitale à Agra, où il fit aménager une série de jardins de style persan sillonnés de canaux d'irrigation.

Babur n'en était pas à sa première conquête. Il avait passé une grande partie de sa jeunesse sans royaume, à vivre au jour le jour avec une bande de compagnons, volant des moutons et des vivres. À l'occasion, il capturait une ville – il avait quatorze ans lorsqu'il prit Samarkand, qu'il garda quatre mois. D'ordinaire, il vivait sous la tente, menant une existence itinérante, qui, bien que dans le droit fil de la tradition timouride, ne lui plaisait guère. « Il m'apparut, écrivit-il,